Axel Gaspart

ellipses

Guy Boulianne, éditeur

Editeur : GUY BOULIANNE
Lulu Press Inc.

Collection : Poésie d'aujourd'hui

Pour toute communication :
http://www.mille-poetes.com
info@mille-poetes.com

Préface

« Il en est de la peinture comme du langage et de son évolution. Au début, il faut tout expliquer, ne pas manquer un seul mot, de peur que ne se perde le fil conducteur; mais le moment vient où la mémoire entraînée prévoit l'expression accoutumée et permet de passer sous silence ce qu'instinctivement elle supplée. L'éducation de l'œil, de même, autorise le condensé, l'**ellipse**, voire la simple *allusion. »* HUYGHE, *Dialogue avec le visible,* 1955, p. 196.

Les montagnes ne craignent que le vent, mais il ne les fait guère bouger, le sable lui se laisse entraîner au voyage mais ne craint pas le vent, les ballons multicolores qu'on lâche aussi dans ce vent parent l'instant d'une instinctive ellipse. Tel est l'art quasi-japonisant d'Axel, et c'est peut-être de la transe contemplative devant ses livres d'estampes que naissent les traces de sentiment qu'il dépose en traces d'encres sur une page, comme aussi ces pas zen qui ornent/parent le jardin japonais.

« c'est l'art du vent le vent rusé
le vent qui chatouille les arbres
et c'est le soir l'instant tardif
les hirondelles se sont tues
le ciel s'y prend comme tes yeux »

Il marque ainsi par le geste d'un syncrétisme entre la peinture et la poésie, mélancolie des couleurs que l'on pose en touches impressionnistes « *blanc le ciel est blanc immensément blanc si blanc* » tel est le cadre entre les silences, « *et de l'argent à flots pour y tremper notre âme/ noire comme notre sang* » et le calame trace l'ombre autour du vide, l'acte de peindre fait naître celui de

dépeindre, culture du geste qui s'efface par la graphie. Axel brosse des retables autour de nos éducations sentimentales, éducations qui remplacent/compensent celle de l'oeil, et là donc comme le rappelle le texte en exergue, permet et même autorise le condensé, l'ellipse.

« le vieux saule pleure
sur l'eau calme de l'étang
la chute des heures »

Comment ne pas voir non plus un geste digne de Magritte dans ces portraits détournés des mots, ces *ellipses.* Comment ne pas entendre le songe des maîtres flamands dans le détournement d'images, la réappropriation d'un terroir qui se manifeste aux yeux de ce jeune homme de Gerpinnes.

« l'égorgeur médite
rires de femmes dehors
sac bleu ou sac vert? »

et surréaliste comme Desnos ou même insolent au vent comme Tzara, c'est presque *dada* nouveau dans l'air du paysage, *dada* naïf qui se croise avec le regard lucide et clair d'un précis de logique. Car c'est mieux qu'un calcul ou un théorème, c'est mieux qu'un traité, ce sont des intuitions fondamentales dosées déposées, oui je sais tant de mots imposants pour dire que c'est de la poésie, mais voilà qui sait ce qu'est la poésie, elle a tant de faces, elle a tant de portraits dans tous les musées, elle s'est souvent enfermée dans des mausolées et sombre dans les abysses, dans les vanités. Voilà aussi pourquoi il a fallu tant de mots pour parler du retour de la ligne claire, du tracé de la saveur, de cet envol de ballons multicolores dans un ciel de Gerpinnes au regard de Bohème comme au regard des ombres et des lumières d'une nuit au mont Fuji.

Pant

Axel Gaspart

ellipses

écrire écrire sur l'amour
écrire sur toi mon amour
sur ton front calme sur tes joues
baisers sur nos lèvres pareilles

sur tes seins point de suspension
beaux carrousels de tes rondeurs
chut ! et je tourne et tourne encore
sous ta peau qui chute infinie

le tracé coulant jusqu'aux hanches
la plus belle de tes parures
et ta croupe au tracé coulant
des rêves à perdre mémoire…

quel est ton nom, félicité ?

une boule d'or se trémousse
aux dernières lueurs du jour
danseuse nue et généreuse

les gestes aux paupières closes
un tour de rose et puis s'en vont
rien qu'une fois un peu beaucoup
les pétales du bonheur fou

c'est l'art du vent le vent rusé
le vent qui chatouille les arbres
et c'est le soir l'instant tardif
les hirondelles se sont tues
le ciel s'y prend comme tes yeux

tes cheveux tirent les ficelles
du soleil et de la mer folle
tu fais le jour tu fais la nuit
le doigt posé sur mes désirs

un dédale de rues vides
pour confondre les apparences
les mouvements du corps ton rire

puisqu'une caresse suffit
à l'éveil de la nuit nouvelle

entre les quatre grands murs d'un ennui sans faille
comme planté d'ébène au coeur de nulle part
je feuillette ma peine en lisant au hasard
quelques froids battements de plumes qui défaillent

et le temps n'est vraiment plus à boire à la paille
toute seconde vaine et vide pour sa part
la demande explose haine amour en étendard
le désordre flottant se complète en bataille

le bureau se raconte une histoire de lit
la lampe sans clarté s'éclate ou paraphrase
reste l'inanité qu'à près ce tableau rase

deux trois mots vite compte à rebours des guilis
sur les lèvres ou sur les pieds faut que j'y aille
dernier vers et pour sûr derniers mots baîlle baîlle

1

sur tes lèvres quand je dépose
mon amour vague au fil de l'eau
désarmé seul sans matelot
qu'aucune larme n'indispose

c'est une île dont je suppose
les parfums bleus d'un atoll ô
sur tes lèvres quand je dépose
mon amour vague au fil de l'eau

belle aux naufragés tu imposes
tes fers et ton Eldorado
et ton rire de camelot
qu'aucune larme n'indispose
sur tes lèvres quand je dépose

2

où sont ces doux mots que l'on aime ?
dans quels sous-bois, sous quels atours,
aimer ou haïr sans humour
et, sans peur, n'être que soi-même ?

tours de babils, murs de phonèmes,
nos voix s'y perdent en détours.
où sont ces doux mots que l'on aime ?
dans quels sous-bois, sous quels atours…

comme un désert que l'on essaime
grain après grain, de mes amours,
la clepsydre en a fait le tour.
las, si l'heure est aux chrysanthèmes,
où sont ces doux mots que l'on aime ?

3

près de l’eau passe solitaire
le vieux que la vie a déçu
qui remontant son pardessus
a toutes les nuits pour se taire

en parlant de ceux qu’on enterre
à son chien comme lui bossu
près de l’eau passe solitaire
le vieux que la vie a déçu

sa chaumière aux tic-tac austères
bruira un jour à son insu
mais peu lui chaut tant qu’au dessus
le corbillard de son notaire
près de l’eau passe solitaire

blanc le ciel est blanc immensément blanc si blanc
qu'il va nous pisser du lait
le ciel a des branches ridiculement fines
le ciel a le remord gris

de ce ciel suaire de nos sombres désirs
nous n'en avons plus besoin
tous nous voulons la nuit la nuit mille et unie
la nuit délice la nuit

et il nous faudrait bien des croisières dorées
des piscines au soleil
et de l'argent à flots pour y tremper notre âme
noire comme notre sang

versé du pur calice injecté de sang là
ce vaste silence à même cette innocente
main que tu balanças pour la nuit de l'absente
taire en les toits le lisse et lancinant éclat.

nulle torche ne glisse aux murs de l'au-delà.
or si la ville en sa pâleur évanescente
d'un cri raide encensa nos vies croupissantes,
ces drames en coulisse où l'on meurt sans éclat,

l'esprit qui s'endort sous l'obscure auréolée
veut rêver tout son soul les saintes envolées
et soufflant la verveine aux quatre coins du vent

ne peut tristement sûr des saisons érigées
qu'en une lente et vaine ellipse du néant
seul graver son nom sur l'immensité figée

ORABANNE

le vent balançait doucement
de grands buildings le long des routes
comme aujourd'hui grimant
la mer ô mon coeur en déroute

la mer vous console et toujours
un mat des focs et on divague
à couler l'ombre de ses jours
dans les vagues

suivant les rameaux similors
sans bruit nous descendions la sente
et quand j'y pense alors
près de l'eau je vais et m'absente

dans les vagues
une mire d'or et dansante

le même soleil s'est couché
sous bien d'autres nuits étoilées
pour autant d'entichés
dont la flamme s'en est allée

ne nous laissant de cet ennui
qu'une attente inflexible et vague
et les pas noyés pour des nuits
dans les vagues

seule en son lit de sable fin
qu'un rayon paresseux éclaire
et peint de rose enfin
clairement dénudée elle erre

dans les vagues
suspensions d'un rêve sans fin

tels qu'issus d'une céleste urne,
volutes de bombyx,
catleyas et ophrys bombyx
embaument l'air nocturne.

ce sont d'or défilés d'oryx
sur aubes taciturnes
où filtre l'oubli des cothurnes
_ces archéoptéryx !

solitaire à layer ma turne
de mortes trionyx,
honni sois-tu, lunaire onyx,
avatar de saturne !

inhumée en la nuit, à l’aube parfumée
de pétales noirs,
corolle au sceptre magnifique, elle est d’un noir,
ma solitude assumée.

je veux pour elle à ses flots d’ondine enlacer
ces quelques mots de cursive :
« o sublime à jamais diaphane et pensive
mes amours glacés.

aucune fête en tes yeux, aucune guirlande,
rien qu’un peu de vent.
mais la nuit quand tu rêves les beautés du vent
silencieuse en la lande,

je suis de ces rois qui règnent sur des légendes »

le ventilateur s'emballa et décapita à tours de pales
déchira et redessina les formes du monde

l'air était rouge
il y avait toutes ces grenades
seuls mes deux bras en sursis

les bombes tombaient et je ne pouvais pas mourir

j'ai d'abord entendu ses pas immenses et décidés
la fuite était inévitable
il écrasait le jour je courais
il tonnait la nuit je courais
...il a du tomber ce sont des choses qui arrivent

devenu chevalier du dragon j'avais aussi le pouvoir du tigre

les matinées suivantes furent très calmes
l'empereur contemplait les restes de la bataille

o page ma belle page mâtine
j'ai l'espoir des mots et vrai l'art destine
mais toi qui sais (je viens de loin) mon lot
sauras-tu laisser sur ta peau satine
périr l'été pourpre et les cieux pâlots
et de leurs tons peindre un Klein ou Soutine

résoute en rien si légère
infuse une page dans l'air
comme île racine aux balustres
ors laqués squames d'outremer
les nimbant la courbe des lustres

tout ici qui trame un austère
prélude à peine remarqué
souffle que la clé du mystère
est là dans les remous laqués

selon les embruns qu'il soulève
traits sépia sur fond salin
s'illumine d'un sacolève
l'ocre filigrane hyalin

le vieux saule pleure
sur l'eau calme de l'étang
la chute des heures

ces têtes dressées
pions sur l'échiquier du temps
silence complice

le ciel en miettes
lentement vole   ma main
un grain de poussière

zigzag pellicule
tissant les roseaux du lac
une libellule

araignée oisive
oups ! brise l'unique fil
de tout son été

nuages d'hiver
sans bruit passant calmement
tic tac de ma montre!

la neige électrise
aux longs fils de son emprise
ciel et clairs cheveux

si quelques moustiques
viennent en pèlerinage
je leur sers de guide

dur! le jardinage...
tête en l'air dans l'herbe en l'air
l'écureuil sautille

millepertuis
contre même un gros bourdon
combat inégal!

l'égorgeur médite
rires de femmes dehors
sac bleu ou sac vert?

déjeuner corn-flakes
à l'affût dans les rideaux
criquet pèlerin

briques soleil toc
pour les fourmis fromage et…
oh joie ! souris morte

se frottant les pattes
se frottant les yeux la mouche
paf! fin des espoirs

à deux au balcon
une guêpe bat des pattes
l'autre des antennes

des feuilles tombent
déjà le vent les emporte
chez le voisin

il vente et il pleut
des pétales sur la route
je presse le pas

y a bien des mouettes
mais ça ne rit pas
arf la marée est en noir

gouttes suspendues
dans le jardin immobile
un oiseau distrait

sous le blanc du givre
un peu de rouge et de jaune
le héron piétine

tapis rouge aux pieds
ça crépite autour des troncs
chute! un épervier

doux ronronnement
caresse pour la souris
bonheur virtuel

boules de sapin
toutes sont rouges sauf une
mésange acrobate

cloporte à mes pieds
errant avec la poussière
comme il me ressemble!

léger flottement
neige dans la nuit battante
le blanc de tes yeux

culs serrés devant
un quatuor de Fauré
vents indésirables

vide sidéral
séparant les lampadaires
d'un bleu indigo

pêcheur dans sa barque
grain à la surface de l'...
oh il n'y est plus!

mots libres enfin
emportés vers les hauteurs
petits bouts brûlés

quel soleil ça tape
oh le bour… crash dans les yeux
lui rien moi k.o.

bourdon patachon
sur la bruyère assoupi
pollen dans les yeux

zazen sur mon lit
regard dans le ciel flottant
sans doute un nuage

lumière qui passe
éclaircit un peu la nuit
autour des corbeaux

nuit de pleine lune
constellation de corbeaux
sur leurs arbres maigres

tombés du noyer
deux écureuils cherchant des
noises sans gauler

haaa ces beaux poils roux
et ces pattes qui tripotent
mes noix ! au voleur !

une pie observe
juste un peu trop longuement
un corps d’oiseau mort

entre ciel et mer
passer juste un temps commun
galet qui ricoche